

Épreuve orale anticipée de français

Classe de 1^{re} L

Lectures complémentaires

Séquence I

Jean Tardieu

« FINISSEZ VOS PHRASES ! Ou UNE HEUREUSE RENCONTRE »

La comédie du langage, 1951

Monsieur A, quelconque. Ni vieux, ni jeune.

Madame B, Même genre.

Monsieur A et Madame B, personnages quelconques, mais pleins d'élan (comme s'ils étaient toujours sur le point de dire quelque chose d'explicite) se rencontrent dans une rue quelconque, devant la terrasse d'un café.

Monsieur A, avec chaleur. Oh ! Chère amie. Quelle chance de vous...

Madame B, ravie. Très heureuse, moi aussi. Très heureuse de... vraiment oui !

Monsieur A Comment allez-vous, depuis que ?...

Madame B, très naturelle. Depuis que ? Eh ! bien ! J'ai continué, vous savez, j'ai continué à...

Monsieur A Comme c'est !... Enfin, oui vraiment, je trouve que c'est...

Madame B, modeste. Oh, n'exagérons rien ! C'est seulement, c'est uniquement... je veux dire : ce n'est pas tellement, tellement...

Monsieur A, intrigué, mais sceptique. Pas tellement, pas tellement, vous croyez ?

Madame B, restrictive. Du moins je le... je, je, je ... Enfin ! ...

Monsieur A, avec admiration. Oui, je comprends : vous êtes trop... vous avez trop de...

Madame B, toujours modeste, mais flattée. Mais non, mais non : plutôt pas assez...

Monsieur A, réconfortant. Taisez-vous donc ! Vous n'allez pas nous ... ?

Madame B, riant franchement. Non ! Non ! Je n'irai pas jusque-là !
Un temps très long. Ils se regardent l'un l'autre en souriant.

Monsieur A Mais, au fait ! Puis-je vous demander où vous ... ?

Madame B, très précise et décidée. Mais pas de ! Non, non, rien, rien. Je vais jusqu'au, pour aller chercher mon. Puis je reviens à la.

Monsieur A, engageant et galant, offrant son bras. Me permettez-vous de ... ?

Madame B Mais, bien entendu ! Nous ferons ensemble un bout de.

Monsieur A Parfait, parfait ! Alors, je vous en prie. Veuillez passer par ! Je vous suis. Mais, à cette heure-ci, attention à, attention aux !

Madame B, acceptant son bras, soudain volubile. Vous avez bien raison. C'est pourquoi je suis toujours très. Je pense encore à mon pauvre. Il allait, comme ça, sans, ou plutôt avec. Et tout à coup, voilà que ! Ah la la ! Brusquement ! Parfaitement. C'est comme ça que. Oh ! J'y pense, j'y pense ! Lui qui ! Avoir eu tant de ! Et voilà que plus ! Et moi je, moi je, moi je !

Monsieur A Pauvre chère ! Pauvre lui ! Pauvre vous !

Madame B, soupirant. Hélas oui ! Voilà le mot ! C'est cela !

Une voiture passe vivement, en klaxonnant.

Monsieur A, tirant vivement Madame B en arrière. Attention ! Voilà une !

Autre voiture, en sens inverse. Klaxon.

Madame B En voilà une autre !

Monsieur A Que de ! Que de ! Ici pourtant ! On dirait que !

Madame B Eh ! Bien ! Quelle chance ! Sans vous, aujourd'hui, je !

Monsieur A Vous êtes trop ! Vous êtes vraiment trop ! Soudain changeant de ton. Presque confidentiel. Mais si vous n'êtes pas, si vous n'avez pas, ou plutôt : si, vous avez, puis-je vous offrir un ?

Madame B Volontiers. Ça sera comme une ! Comme de nouveau si...

Monsieur A, achevant. Pour ainsi dire. Oui. Tenez, voici justement un. Asseyons nous !

Ils s'assoient à la terrasse du café.

Monsieur A Tenez, prenez cette... Etes-vous bien ?

Madame B Très bien, merci, je vous.

Monsieur A, appelant. Garçon !

Le Garçon, s'approchant. Ce sera ?

Monsieur A, à Madame B. Que désirez-vous, chère ... ?

Madame B, désignant une affiche d'apéritif. Là... là : la même chose que... En tout cas, mêmes couleurs que.

Le Garçon Bon, compris ! Et pour Monsieur ?

Monsieur A Non, pour moi, plutôt la moitié d'un ! Vous savez !

Le Garçon Oui. Un demi ! D'accord ! Tout de suite. Je vous.

Exit le garçon. Un silence.

Monsieur A, sur le ton de l'intimité. Chère ! Si vous saviez comme, depuis longtemps ! Madame B, touchée. Vraiment ? Serait-ce depuis que ?

Monsieur A, étonné. Oui ! Justement ! Depuis que ! Mais comment pouviez-vous ?

Madame B, tendrement. Oh ! Vous savez ! Je devine que. Surtout quand.

Monsieur A, pressant. Quand quoi ?

Madame B, péremptoire. Quand quoi ? Eh bien, mais : quand quand.

Monsieur A, jouant l'incrédule, mais satisfait. Est-ce possible ?

Madame B Lorsque vous me mieux, vous saurez que je toujours là.

Monsieur A Je vous crois, chère !... (Après une hésitation, dans un grand élan.) Je vous crois, parce que je vous !

Madame B, jouant l'incrédule. Oh ! Vous allez me faire ? Vous êtes un grand !... Monsieur A, laissant libre cours à ses sentiments. Non ! Non ! C'est vrai ! Je ne puis plus me ! Il y a trop longtemps que ! Ah si vous saviez ! C'est comme si je ! C'est comme si toujours je ! Enfin, aujourd'hui, voici que, que vous, que moi, que nous !

Madame B, émue. Ne pas si fort ! Grand, Grand ! On pourrait nous !

Monsieur A Tant pis pour ! je veux que chacun, je veux que tous ! Tout le monde, oui !

Madame B, engageante, avec un doux reproche. Mais non, pas tout le monde : seulement nous deux !

Monsieur A, avec un petit rire heureux et apaisé. C'est vrai ? Nous deux ! Comme c'est ! Quel ! Quel !

Madame B, faisant chœur avec lui. Tel quel ! Tel quel !

Monsieur A Nous deux, oui, oui, mais vous seule, vous seule !

Madame B Non, non : moi vous, vous moi !

Le Garçon, apportant les consommations. Boum ! Voilà ! Pour Madame !... Pour Monsieur !

Monsieur A Merci... Combien je vous ?

Le Garçon Mais c'est écrit sur le, sur le...

Monsieur A C'est vrai. Voyons !... Bon, bien ! Mais je n'ai pas de... Tenez voici un, vous me rendrez de la.

Le Garçon Je vais vous en faire. Minute !

Exit le garçon.

Monsieur A, très amoureux. Chère, chère. Puis-je vous : chérie ?

Madame B Si tu...

Monsieur A, avec emphase. Oh le « si tu » ! Ce « si tu » ! Mais, si tu quoi ?

Madame B, dans un chuchotement rieur. Si tu, chéri !

Monsieur A, avec un emportement juvénile. Mais alors ! N'attendons pas ma ! Partons sans ! Allons à ! Allons au !

Madame B, le calmant d'un geste tendre. Voyons, chéri ! Soyez moins ! Soyez plus ! Le Garçon, revenant et tendant la monnaie. Voici votre !... Et cinq et quinze qui font un !

Monsieur A Merci. Tenez ! Pour vous !

Le Garçon Merci.

Monsieur A, lyrique, perdant son sang-froid. Chérie, maintenant que ! Maintenant que jamais ici plus qu'ailleurs n'importe comment parce que si plus tard, bien qu'aujourd'hui c'est-à-dire, en vous, en nous... (s'interrompant soudain, sur un ton de sous-entendu galant), voulez-vous que par ici ?

Madame B, consentante, mais baissant les yeux pudiquement. Si cela vous, moi aussi.

Monsieur A Oh ! ma ! Oh ma ! Oh ma, ma !

Madame B Je vous ! À moi vous ! (Un temps, puis, dans un souffle.) À moi tu

Ils sortent.

Séquence I - Don Juan en scène Séance sur la parole théâtrale au XX^e s.

Jean Tardieu,
Un mot pour
un autre

Un mot pour un autre 1/2

Vers l'année 1900 - époque étrange entre toutes -, une curieuse épidémie s'abat sur la population des villes, principalement sur les classes fortunées. Les misérables atteints de ce mal prenaient soudain, les mots les uns pour les autres, comme s'ils eussent puisé au hasard les paroles dans un sac. Le plus curieux est que les malades ne s'apercevaient pas de leur infirmité, qu'ils restaient d'ailleurs sains d'esprit, tout en tenant des propos en apparence incohérents, que, même au plus fort du fléau, les conversations, mondaines allaient bon train, bref, que le seul organe atteint était : le "vocabulaire"...

Décor : un salon plus « 1900 » que nature. Au lever du rideau, MADAME est seule. Elle est assise sur un "sopha" et lit un livre.

IRMA, entrant et apportant le courrier. Madame, la poterne vient d'éliminer le fourrage...

Elle tend le courrier à MADAME, puis reste plantée devant elle, dans une attitude renfrognée et boudeuse.

MADAME, prenant le courrier. C'est tronc !... Sourcil bien !... (Elle commence à examiner les lettres puis, s'apercevant qu'IRMA est toujours là :) Eh bien, ma quille ! Pourquoi serpez-vous là ? (Geste de congédiement.) Vous pouvez vidanger !

IRMA. C'est que, Madame, c'est que...

MADAME. C'est que, c'est que, c'est que quoi-quoi ?

IRMA. C'est que je n'ai plus de " Pull-over " pour la crécelle..

MADAME, prend son grand sac posé à terre à côté d'elle et après une recherche qui paraît laborieuse, en tire une pièce de monnaie qu'elle tend à IRMA.) Gloussez ! Voici cinq gaulois. Loupez chez le petit soutier d'en face : c'est le moins foreur du panier...

IRMA, prenant la pièce comme à regret, la tourne et la retourne entre ses mains, puis. Madame, c'est pas trou - yaque, yaque...

MADAME. Quoi-quoi : yaque-yaque ?

IRMA, prenant son élan. Y-a que, Madame, yaque j'ai pas de gravats pour me haridelles, plus de stuc pour le bafouillis de ce soir, plus d'entregent pour friser les mouches... plus rien dans le parloir, plus rien pour émonder, plus rien... plus rien... (Elle fond en larmes.)

MADAME, après avoir vainement exploré son sac de nouveau et l'avoir montré à IRMA. Et moi non plus, Irma ! Ratissez : rien dans ma limande !

IRMA, levant les bras au ciel. Alors ! Qu'allons-nous mariner, Mon Pieu ?

MADAME, éclatant soudain de rire. Bonne quille, bon beurre ! Ne plumez pas ! J'arrime le Comte d'un croissant à l'autre. (Confidentielle.) Il me doit plus de cinq cents crocus !

IRMA, méfiante. Tant fieu s'il grogne à la godille, mais tant frit s'il mord au Saupiquet !... (Reprenant sa litanie :) Et moi qui n'ai plus ni froc ni gel pour la meulière, plus d'arpège pour les...

MADAME, l'interrompant avec agacement. Salsifis ! Je vous le plie et le replie : le Comte me doit des lions d'or ! Pas plus lard que demain. Nous fourrons dans les Grands Argousins : vous aurez tout ce qu'il clôt. Et maintenant, retournez à la basoche ! Laissez-moi saoule ! (Montrant son livre.) Laissez-moi filer ce dormant ! Allez, allez ! Croupissez ! Croupissez !

IRMA se retire en maugréant. Un temps. Puis la sonnette de l'entrée retentit au loin.

IRMA entrant. Bas à l'oreille de MADAME et avec inquiétude. C'est Mme de Perleminouze, je frs bien : Madame ! (elle insiste sur « MADAME »), Mme de Perleminouze !

MADAME, un doigt sur les lèvres, fait signe à IRMA de se taire, puis, à voix haute et joyeuse. Ah ! Quelle grappe ! Faites-la vite grossir !

IRMA sort. MADAME, en attendant la visiteuse, se met au piano et joue. Il en sort un tout petit air de boîte à musique. Retour d'IRMA, suivie de Mme DE PERLEMINOUZE.

IRMA, annonçant. Mme la Comtesse de Perleminouze !

MADAME, fermant le piano et allant au-devant de son amie. Chère, très chère peluche ! Depuis combien de trous, depuis combien de galets n'avais-je pas eu le mitron de vous sucrer !

Mme DE PERLEMINOUZE, très affectée. Hélas ! Chère ! J'étais moi-même très, très vitreuse ! Mes trois plus jeunes tourteaux ont eu la citronnade, l'un après l'autre. Pendant tout le début du corsaire, je n'ai fait que nicher des moulins, courir chez le ludion ou chez le tabouret, j'ai passé des puits à surveiller leur carbure, à leur donner des pincés et des moussons. Bref, je n'ai pas eu une minette à moi.

MADAME. Pauvre chère ! Et moi qui ne me grattais de rien !

Mme DE PERLEMINOUZE. Tant mieux ! Je m'en recuis ! Vous avez bien mérité de vous tartiner, après les gommes que vous avez brûlées ! Poussez donc : depuis le mou de Crapaud jusqu'à la mi-Brioche, on ne vous a vue ni au "Water-proof", ni sous les alpagas du bois de Migraine ! Il fallait que vous fussiez vraiment gargarisée !

MADAME, soupirant. Il est vrai !... Ah ! Quelle céruse ! Je ne puis y mouiller sans graver.

Mme DE PERLEMINOUZE, confidentiellement. Alors, toujours pas de pralines ?

MADAME. Aucune.

Mme DE PERLEMINOUZE. Pas même un grain de riflard ?

MADAME. Pas un ! Il n'a jamais daigné me repiquer, depuis le flot où il m'a zébrée !

Mme DE PERLEMINOUZE. Quel ronfleur ! Mais il fallait lui racler des flammèches !

MADAME. C'est ce que j'ai fait. Je lui en ai raclé quatre, cinq, six peut-être en quelques mous : jamais il n'a ramoné.

Mme DE PERLEMINOUZE. Pauvre chère petite tisane !... (Réveuse et tentatrice.) Si j'étais vous, je prendrais un autre lampion !

MADAME. Impossible ! On voit que vous ne le coulissez pas ! Il a sur moi un terrible foulard. Je suis sa mouche, sa mitaine, sa sarcelle ; il est mon rotin, mon sifflet ; sans lui je ne peux ni coincer ni glapir ; jamais je ne le bouclerai ! (Changeant de ton.) Mais j'y touille, vous flotterez bien quelque chose une cloque de zoulou, deux doigts de loto ?

Mme DE PERLEMINOUZE, acceptant. Merci, avec grand soleil.

MADAME, elle sonne, sonne en vain. Se lève et appelle. Irma !... Irma, voyons !... Oh cette biche ! Elle est courbe comme un tronc... Excusez-moi il faut que j'aille à la basoche, masquer cette pantoufle. Je radoube dans une minette.

Mme DE PERLEMINOUZE, restée seule, commence par bâiller. Puis elle se met de la poudre et du rouge. Va se regarder dans la glace. Bâille encore, regarde autour d'elle, aperçoit le piano. Tiens ! Un grand crocodile de concert ! (Elle s'assied au piano, ouvre le couvercle, regarde le pupitre.) Et voici naturellement le dernier ragoût des masques à mode !... Voyons ! Oh, celle-ci, qui est si "to-be-or-not-to-be".

Elle chante une chanson connue de l'époque 1900 mais elle en change les paroles. Par exemple, sur l'air :

« Les petites Parisiennes

Ont de petits pieds... »

elle dit : « ... Les petites Tour-Eiffel

Ont de petits chiens... », etc.

A ce moment, la porte du fond s'entrouvre et l'on voit paraître dans l'entrebâillement la tête de M. DE PERLEMINOUZE, avec son haut-de-forme et son monocle. Mme DE PERLEMINOUZE l'aperçoit. Il est surpris au moment où il allait refermer la porte.

M. DE PERLEMINOUZE, à part. Fiel !... Ma pitance !

Mme DE PERLEMINOUE, *S'arrêtant de chanter*. Fiel!... Mon zébu !... (*Avec sévérité*) : Adalgonse, quoi, quoi, vous ici ? Comment êtes-vous bardé ?

M. DE PERLEMINOUE, *désignant la porte*. Mais par la douille !

Mme DE PERLEMINOUE. Et vous bardez souvent ici ?

M. DE PERLEMINOUE, *embarrassé*. Mais non, mon amie, ma palme..., mon bizon. Je... j'espérais vous raviner.... c'est pourquoi je suis bardé ! Je...

Mme DE PERLEMINOUE. Il suffit ! Je grippe tout ! C'était donc vous, le mystérieux sifflet dont elle était la mitaine et la sarcelle Vous, oui, vous qui veniez faire ici le mascaret, le beau boudin noir, le joli pied, pendant que moi, moi, en bien, je me ravaudais les palourdes à babiller mes pauvres tourteaux... (*Les larmes dans la voix :*) Allez !... Vous n'êtes qu'un...

A ce moment, ne se doutant de rien, MADAME revient.

MADAME, *finissant de donner des ordres à la cantonade*. Alors, Irma, c'est bien tondue, n'est-ce pas ? Deux petite dolmans au linon, des sweaters très glabres, avec du flou, une touque de ramiers sur du pacha et des petites glottes de sparadrap loti au frein... (*Apercevant LE COMTE. A part :*) Fiel ! ... Mon lampion ! (*Elle fait cependant bonne contenance. Elle va vers LE COMTE, en exagérant son amabilité pour cacher son trouble.*) Quoi, vous ici, cher Comte ? Quelle bonne tulipe ! Vous venez renflouer votre chère pitance?... Mais comment donc êtes-vous bardé ?

LE COMTE, *affectant la désinvolture*. Eh bien, oui, je bredouillais dans les garages, après ma séance au sleeping, je me suis dit : Irène est sûrement chez sa farine. Je vais les susurrer toutes les deux !

MADAME. Cher Comte (*désignant son haut-de-forme*), posez donc votre candidature!... Là... (*poussant vers lui un fauteuil*) et prenez donc ce galopin. Vous devez être caribou ?

LE COMTE, *s'asseyant*. Oui, vraiment caribou ! Le saupiquet s'est prolongé fort dur. On a frétillé, rançonné, re-rançonné, re-frétillé, câliné des boulettes à pleins flocons : je me demande où nous cuivrera tout ce potage !

Mme DE PERLEMINOUE, *affectant un aimable persiflage*. Chère ! Mon zébu semble tellement à ses planches dans votre charmant tortillon... que l'on croirait... oserais-je le moudre ?

MADAME, *riant*. Mais oui !... Allez-y, je vous en mouche !

Mme DE PERLEMINOUE, *soudain plus grave, regardant son amie avec attention*. Eh bien oui ! l'on croirait qu'il vient souvent ici ronger ses grenouilles : il barde là tout droit, le sous-pied sur l'oreille, comme s'il était dans son propre finistère !

MADAME, *affectant de rire très fort*. Eh ! Vous avez le pot pour frire ! Quelle crémone !... Mais voyons, le Comte est si glaïeul, si... (*cherchant ses mots*) si eversharp... si chamarré de l'édrédon, qu'il ne se contenterait pas de ma pauvre petite bouilloire, ni... (*désignant modestement le salon*) de ce modeste miroton !

LE COMTE *très galant*. Ce miroton est un bavoir qui sera pour moi toujours. plein le punaises, chère amie !

MADAME. Baste ! Mais il a bien d'autres bouteilles à son râtelier!... (*L'attaquant.*) N'est-ce pas, cher Comte ?

LE COMTE, *balbutiant, très gêné*. Mais je ne... mais que voulez-vous frire ?

MADAME. Comment ? Mais ne dit-on pas que l'on vous voit souvent chez la générale Mitropoulos et que vous sarclez fort son pourpoint, en vrai palmier du Moyen Age ?

LE COMTE. Mais... mais... nulle souprière ! Pas le moindre poteau dans ce coquetier, je vous assure.

MADAME, *s'échauffant*. Ouais !... Et la peluche de Mme Verjus, est-ce qu'elle n'est pas toujours pendue à vos cloches ?

LE COMTE, *se défendant, très digne*. Mais... mais... sirotez, sirotez ! ...

Mme DE PERLEMINOUE, *s'amusant de la scène et décidée à en profiter pour mêler ses reproches à ceux de sa rivale*. Tiens ! Tiens ! Je vois que vous brassez mon zébu mieux que moi-même ! Bravo !... Et si j'ajoutais mon brin de mil à ce toucan ? Ah, ah ! mon cher. « Tel qui roule radis, pervenche pèlera ! » Ne dois-je pas ajouter que l'on vous rencontre le sabre glissé dans les chambranles de la grande Fédora ?

LE COMTE, *très Jules-César-parlant-à-Brutus-le-jour-de-l'assassinat*. Ah ça ! Vous aussi, ma cocarde ?

Mme DE PERLEMINOUE. Il n'y a pas de cocarde ! Allez, allez ! On sait que vous pommez avec Lady Braetsel !

MADAME. Comment ? Avec cette grande corniche ? (*Eclatant.*) Ne serait-ce pas plutôt avec la Baronne de Marmite ?

Mme DE PERLEMINOUE, *sursautant*. Comment ? avec cette petite bobèche ? (*Méprisante.*) A votre place, Monsieur, je préférerais la vieille popote qui fait le lutin près du Pont-Bœuf !...

LE COMTE, *debout, se gardant à gauche et à droite, très Jean-le-Bon-à-Poitiers*. Mais... mais c'est une transpiration, une vraie transpiration !...

MADAME ET Mme DE PERLEMINOUE, *le harcelant et le poussant vers la porte*. Monsieur, vous n'êtes qu'un sautoir !

MADAME. Un fifre !

Mme DE PERLEMINOUE. Un serpolet !

MADAME. Un iodure !

Mme DE PERLEMINOUE. Un baldaquin !

MADAME. Un panier plein de mites !

MADAME DE PERLEMINOUE. Un ramasseur de quilles !

MADAME. Un fourreur de pompons !

MADAME DE PERLEMINOUE. Allez repiquer vos limandes et vos citronnelles !

MADAME. Allez jouer des escarpins sur leurs mandibules !

MADAME et MADAME DE PERLEMINOUE, *ensemble*. Allez ! Allez ! Allez !

LE COMTE, *ouvrant la porte derrière lui et partant à reculons face au public*. C'est bon ! C'est bon ! Je croupis ! Je vous présente mes garnitures. Je ne voudrais pas vous arrimer ! Je me débouche ! Je me lappe ! (*S'inclinant vers Madame.*) Madame, et chère cheminée!... (*Puis vers sa femme.*) Ma douce patère, adieu et à ce soir.

Il se retire.

MADAME DE PERLEMINOUE, *après un silence*. Nous tripions ?

MADAME, *désignant la table à thé*. Mais, chère amie, nous allions tortiller ! Tenez, voici justement Irma !

Irma entre et pose le plateau sur la table. Les deux femmes s'installent de chaque côté.

MADAME, *servant le thé*. Un peu de footing ?

Mme DE PERLEMINOUE, *souriante et aimable comme si rien ne s'était passé*. Vol-au-vent !

MADAME. Deux doigts de potence ?

Mme DE PERLEMINOUE. Je vous en mouche !

MADAME, *offrant du sucre*. Un ou deux marteaux ?

Mme DE PERLEMINOUE. Un seul, s'il vous plaît !

Eugène Ionesco, *La Cantatrice chauve*

(extraits du début de la pièce, 1950)

SCÈNE I

Intérieur bourgeois anglais, avec des fauteuils anglais. Soirée anglaise. M. Smith, Anglais, dans son fauteuil et ses pantoufles anglais, fume sa pipe anglaise et lit un journal anglais, près d'un feu anglais. Il a des lunettes anglaises, une petite moustache grise, anglaise. À côté de lui, dans un autre fauteuil anglais, Mme Smith, Anglaise, raccommode des chaussettes anglaises. Un long moment de silence anglais. La pendule anglaise frappe dix-sept coups anglais.

Mme SMITH

Tiens, il est neuf heures. Nous avons mangé de la soupe, du poisson, des pommes de terre au lard, de la salade anglaise. Les enfants ont bu de l'eau anglaise. Nous avons bien mangé, ce soir. C'est parce que nous habitons dans les environs de Londres et que notre nom est Smith.

M. SMITH, *continuant sa lecture, fait claquer sa langue.*

Mme SMITH

Les pommes de terre sont très bonnes avec le lard, l'huile de la salade n'était pas rance. L'huile de l'épicier du coin est de bien meilleure qualité que l'huile de l'épicier d'en face, elle est même meilleure que l'huile de l'épicier du bas de la côte. Mais je ne veux pas dire que leur huile à eux soit mauvaise.

M. SMITH, *continuant sa lecture, fait claquer sa langue.*

Mme SMITH

Pourtant, c'est toujours l'huile de l'épicier du coin qui est la meilleure...

M. SMITH, *continuant sa lecture, fait claquer sa langue.*

Mme SMITH

Mary a bien cuit les pommes de terre, cette fois-ci. La dernière fois elle ne les avait pas bien fait cuire. Je ne les aime que lorsqu'elles sont bien cuites.

M. SMITH, *continuant sa lecture, fait claquer sa langue.*

Mme SMITH

Le poisson était frais. Je m'en suis léché les babines. J'en ai pris deux fois. Non, trois fois. Ça me fait aller aux cabinets. Toi aussi tu en as pris trois fois. Cependant la troisième fois, tu en as pris moins que les deux premières fois, tandis que moi j'en ai pris beaucoup plus. J'ai mieux mangé que toi, ce soir. Comment ça se fait ? D'habitude, c'est toi qui manges le plus. Ce n'est pas l'appétit qui te manque.

M. SMITH, *fait claquer sa langue.*

Mme SMITH

Cependant, la soupe était peut-être un peu trop salée. Elle avait plus de sel que toi. Ah, ah, ah. Elle avait aussi trop de poireaux et pas assez d'oignons. Je regrette de ne pas avoir conseillé à Mary d'y ajouter un peu d'anis étoilé. La prochaine fois, je saurai m'y prendre.

M. SMITH, *continuant sa lecture, fait claquer sa langue.*

Mme SMITH

Notre petit garçon aurait bien voulu boire de la bière, il aimerait s'en mettre plein la lampe, il te ressemble. Tu as vu à table, comme il visait la bouteille ? Mais moi, j'ai versé dans son verre de l'eau de la carafe. Il avait soif et il l'a bu. Hélène me ressemble : elle est bonne ménagère, économe, joue du piano. Elle ne demande jamais à boire de la bière anglaise. C'est comme notre petite fille qui ne boit que du lait et ne mange que de la bouillie. Ça se voit qu'elle n'a que deux ans. Elle s'appelle Peggy.

La tarte aux coings et aux haricots a été formidable. On aurait bien fait peut-être de prendre, au dessert, un petit verre de vin de Bourgogne australien, mais je n'ai pas apporté le vin à table afin de ne pas donner aux enfants une mauvaise preuve de gourmandise. Il faut leur apprendre à être sobre et mesuré dans la vie.

(...)

« Le plus joli cadavre de Grande-Bretagne » (extrait de la scène I)

Un autre moment de silence. La pendule sonne sept fois. Silence. La pendule sonne trois fois. Silence. La pendule ne sonne aucune fois.

M. SMITH, toujours dans son journal.

Tiens, c'est écrit que Bobby Watson est mort.

Mme SMITH

Mon Dieu, le pauvre, quand est-ce qu'il est mort ?

M. SMITH

Pourquoi prends-tu cet air étonné ? Tu le savais bien. Il est mort il y a deux ans. Tu te rappelles, on a été à son enterrement, il y a un an et demi.

Mme SMITH

Bien sûr que je me rappelle. Je me suis rappelé tout de suite, mais je ne comprends pas pourquoi toi-même tu as été si étonné de voir ça sur le journal.

M. SMITH

Ça n'y était pas sur le journal. Il y a déjà trois ans qu'on a parlé de son décès. Je m'en suis souvenu par associations d'idées !

Mme SMITH

Domage ! Il était si bien conservé.

M. SMITH

C'était le plus joli cadavre de Grande-Bretagne ! Il ne paraissait pas son âge. Pauvre Bobby, il y avait quatre ans qu'il était mort et il était encore chaud. Un véritable cadavre vivant. Et comme il était gai !

Mme SMITH

La pauvre Bobby.

M. SMITH

Tu veux dire « le » pauvre Bobby.

Mme SMITH

Non, c'est à sa femme que je pense. Elle s'appelait comme lui, Bobby, Bobby Watson. Comme ils avaient le même nom, on ne pouvait pas les distinguer l'un de l'autre quand on les voyait ensemble. Ce n'est qu'après sa mort à lui, qu'on a pu vraiment savoir qui était l'un et qui était l'autre. Pourtant, aujourd'hui encore, il y a des gens qui la confondent avec le mort et lui présentent des condoléances. Tu la connais ?

M. SMITH

Je ne l'ai vue qu'une fois, par hasard, à l'enterrement de Bobby.

Mme SMITH

Je ne l'ai jamais vue. Est-ce qu'elle est belle ?

M. SMITH

Elle a des traits réguliers et pourtant on ne peut pas dire qu'elle est belle. Elle est trop grande et trop forte. Ses traits ne sont pas réguliers et pourtant on peut dire qu'elle est très belle. Elle est un peu trop petite et trop maigre. Elle est professeur de chant.

La pendule sonne cinq fois. Un long temps.

Mme SMITH

Et quand pensent-ils se marier, tous les deux ?

M. SMITH

Le printemps prochain, au plus tard.

Mme SMITH

Il faudra sans doute aller à leur mariage.

M. SMITH

Il faudra leur faire un cadeau de noces. Je me demande lequel ?

Mme SMITH

Pourquoi ne leur offririons-nous pas un des sept plateaux d'argent dont on nous a fait don à notre mariage à nous et qui ne nous ont jamais servi à rien ?

Court silence. La pendule sonne deux fois.

Mme SMITH

C'est triste pour elle d'être demeurée veuve si jeune.

M. SMITH

Heureusement qu'ils n'ont pas eu d'enfants.

Mme SMITH

Il ne leur manquait plus que cela ! Des enfants ! Pauvre femme, qu'est-ce qu'elle en aurait fait !

M. SMITH

Elle est encore jeune. Elle peut très bien se remarier. Le deuil lui va si bien.

Mme SMITH

Mais qui prendra soin des enfants ? Tu sais bien qu'ils ont un garçon et une fille. Comment s'appellent-ils ?

M. SMITH

Bobby et Bobby comme leurs parents. L'oncle de Bobby Watson, le vieux Bobby Watson est riche et il aime le garçon. Il pourrait très bien se charger de l'éducation de Bobby.

Mme SMITH

Ce serait naturel. Et la tante de Bobby Watson, la vieille Bobby Watson pourrait très bien, à son tour, se charger de l'éducation de Bobby Watson, la fille de Bobby Watson. Comme ça, la maman de Bobby Watson, Bobby, pourrait se remarier. Elle a quelqu'un en vue ?

M. SMITH

Oui, un cousin de Bobby Watson.

Mme SMITH

Qui ? Bobby Watson ?

M. SMITH

De quel Bobby Watson parles-tu ?

Mme SMITH

De Bobby Watson, le fils du vieux Bobby Watson l'autre oncle de Bobby Watson, le mort.

M. SMITH

Non, ce n'est pas celui-là, c'est un autre. C'est Bobby Watson, le fils de la vieille Bobby Watson la tante de Bobby Watson, le mort.

Mme SMITH

Tu veux parler de Bobby Watson, le commis-voyageur ?

M. SMITH

Tous les Bobby Watson sont commis-voyageurs.

Mme SMITH

Quel dur métier ! Pourtant, on y fait de bonnes affaires.

M. SMITH

Oui, quand il n'y a pas de concurrence.

Mme SMITH

Et quand n'y a-t-il pas de concurrence ?

M. SMITH

Le mardi, le jeudi et le mardi.

Mme SMITH

Ah ! trois jours par semaine ? Et que fait Bobby Watson pendant ce temps-là ?

M. SMITH

Il se repose, il dort.

Mme SMITH

Mais pourquoi ne travaille-t-il pas pendant ces trois jours s'il n'y a pas de concurrence ?

M. SMITH

Je ne peux pas tout savoir. Je ne peux pas répondre à toutes tes questions idiotes !

(...)

et ces crimes que je ne me connais pas, je les regrette.
j'en éprouve du remords.

Antoine est sur le pas de la porte,
il agite les clefs de sa voiture,
il dit plusieurs fois qu'il ne veut en aucun cas me presser,
qu'il ne souhaite pas que je parte,
que jamais il ne me chasse,
mais qu'il est l'heure du départ,
et bien que tout cela soit vrai,
il semble vouloir me faire déguerpier, c'est l'image qu'il
donne,
c'est l'idée que j'emporte.
Il ne me retient pas,
et sans le lui dire, j'ose l'en accuser.

C'est de cela que je me venge.
(Un jour, je me suis accordé tous les droits.)

Scène 2

ANTOINE. – Je vais l'accompagner,
je t'accompagne,
ce que nous pouvons faire, ce qu'on pourrait faire,
voilà qui serait pratique,
ce qu'on peut faire, c'est te conduire,
t'accompagner en rentrant à la maison,
c'est sur la route, sur le chemin, cela fait faire à peine
un léger détour,
et nous t'accompagnons, on te dépose.

SUZANNE. – Moi, je peux aussi bien,
vous restez là, nous dînons tous ensemble,
je le conduis, c'est moi qui le conduis,
et je reviens aussitôt.
Mieux encore,
mais on ne m'écoute jamais,

et tout est décidé,
mieux encore, il dîne avec nous,
tu peux dîner avec nous
– je sais pas pourquoi je me fatigue –

et il prend un autre train,
qu'est-ce que cela fait ?
Mieux encore,
je vois que cela ne sert à rien...

Dis quelque chose.

LA MÈRE. – Ils font comme ils l'entendent.

LOUIS. – Mieux encore, je dors ici, je passe la nuit, je ne
pars que demain,
mieux encore, je déjeune demain à la maison,
mieux encore, je ne travaille plus jamais,
je renonce à tout,
j'épouse ma sœur, nous vivons très heureux.

ANTOINE. – Suzanne, j'ai dit que je l'accompagnais,
elle est impossible,
tout est réglé mais elle veut à nouveau tout changer,
tu es impossible,
il veut partir ce soir et toi tu répètes toujours les mêmes
choses,
il veut partir, il part,
je l'accompagne, on le dépose, c'est sur notre route,
cela ne nous gênera pas.

LOUIS. – Cela joint l'utile à l'agréable.

ANTOINE. – C'est cela, voilà, exactement,
comment est-ce qu'on dit ?
« d'une pierre deux coups ».

Séquence I
Séance sur la
parole théâtrale
au XX^e s.

J.-L. Lagarde
Juste la fin
du monde

SUZANNE. – Ce que tu peux être désagréable,
je ne comprends pas ça,
tu es désagréable, tu vois comme tu lui parles,
tu es désagréable, ce n'est pas imaginable.

ANTOINE. – Moi ?
C'est de moi ?
Je suis désagréable ?

SUZANNE. – Tu ne te rends même pas compte,
tu es désagréable, c'est invraisemblable,
tu ne t'entends pas, tu t'entendrais...

ANTOINE. – Qu'est-ce que c'est encore que ça ?
Elle est impossible aujourd'hui, ce que je disais,
je ne sais pas ce qu'elle a après moi,
je ne sais pas ce que tu as après moi,
tu es différente.
Si c'est Louis, la présence de Louis,
je ne sais pas, j'essaie de comprendre,
si c'est Louis,
Catherine, je ne sais pas,
je ne disais rien,
peut-être que j'ai cessé tout à fait de comprendre,
Catherine, aide-moi,
je ne disais rien,
on règle le départ de Louis,
il veut partir,
je l'accompagne, je dis qu'on l'accompagne, je n'ai rien
dit de plus.
qu'est-ce que j'ai dit de plus ?
Je n'ai rien dit de désagréable,
pourquoi est-ce que je dirais quelque chose de désa-
gréable,
qu'est-ce qu'il y a de désagréable à cela,
y a-t-il quelque chose de désagréable à ce que je dis ?
Louis ! Ce que tu en penses,

j'ai dit quelque chose de désagréable ?
Ne me regardez pas tous comme ça !

CATHERINE. – Elle ne te dit rien de mal,
tu es un peu brutal, on ne peut rien te dire,
tu ne te rends pas compte,
parfois tu es un peu brutal,
elle voulait juste te faire remarquer.

ANTOINE. – Je suis un peu brutal ?
Pourquoi tu dis ça ?
Non.
Je ne suis pas brutal.
Vous êtes terribles, tous, avec moi.

LOUIS. – Non, il n'a pas été brutal, je ne comprends pas
ce que vous voulez dire.

ANTOINE. – Oh, toi, ça va, « la Bonté même » !

CATHERINE. – Antoine.

ANTOINE. – Je n'ai rien, ne me touche pas !
Faites comme vous voulez, je ne voulais rien de mal, je ne
voulais rien faire de mal,
il faut toujours que je fasse mal,
je disais seulement,
cela me semblait bien, ce que je voulais juste dire
– toi, non plus, ne me touche pas ! –
je n'ai rien dit de mal,
je disais juste qu'on pouvait l'accompagner, et là, mainte-
nant,
vous en êtes à me regarder comme une bête curieuse,
il n'y avait rien de mauvais dans ce que j'ai dit, ce n'est pas
bien, ce n'est pas juste, ce n'est pas bien d'oser penser
cela,

arrêtez tout le temps de me prendre pour un imbécile !
il fait comme il veut, je ne veux plus rien,
je voulais rendre service, mais je me suis trompé,
il dit qu'il veut partir et cela va être de ma faute,
cela va encore être de ma faute,
ce ne peut pas toujours être comme ça,
ce n'est pas une chose juste,
vous ne pouvez pas toujours avoir raison contre moi,
cela ne se peut pas.

je disais seulement,
je voulais seulement dire
et ce n'était pas en pensant mal,
je disais seulement,
je voulais seulement dire...

LOUIS. — Ne pleure pas.

ANTOINE. — Tu me touches : je te tue.

LA MÈRE. — Laisse-le, Louis,
laisse-le maintenant.

CATHERINE. — Je voudrais que vous partiez.
Je vous prie de m'excuser, je ne vous veux aucun mal,
mais vous devriez partir.

LOUIS. — Je crois aussi.

SUZANNE. — Antoine, regarde-moi, Antoine,
je ne te voulais rien.

ANTOINE. — Je n'ai rien, je suis désolé,
je suis fatigué, je ne sais plus pourquoi, je suis toujours
fatigué,
depuis longtemps, je pense ça, je suis devenu un homme
fatigué,

ce n'est pas le travail,
lorsqu'on est fatigué, on croit que c'est le travail, ou les
soucis, l'argent, je ne sais pas,
non,
je suis fatigué, je ne sais pas dire,
aujourd'hui, je n'ai jamais été autant fatigué de ma vie.

Je ne voulais pas être méchant,
comment est-ce que tu as dit ?
« brutal », je ne voulais pas être brutal,
je ne suis pas un homme brutal, ce n'est pas vrai, c'est vous
qui imaginez cela, vous ne me regardez pas, vous dites que
je suis brutal, mais je ne le suis pas et ne l'ai jamais été,

tu as dit ça et c'était soudain comme si avec toi et avec tout
le monde,
ça va maintenant, je suis désolé mais ça va maintenant,

c'était soudain comme si avec toi,
à ton égard,
et avec tout le monde,
avec Suzanne aussi
et encore avec les enfants, j'étais brutal, comme si on
m'accusait d'être un homme mauvais
mais ce n'est pas une chose juste,
ce n'est pas exact.
Lorsqu'on était plus jeunes, lui et moi,
Louis, tu dois t'en souvenir.
lui et moi, elle l'a dit, on se battait toujours
et toujours c'est moi qui gagnais, toujours, parce que je
suis plus fort, parce que j'étais plus costaud que lui, peut-
être, je ne sais pas,
ou parce que celui-là,
et c'est sûrement plus juste (j'y pense juste à l'instant,
ça me vient en tête)
parce que celui-là se laissait battre, perdait en faisant
exprès et se donnait le beau rôle.

La Folle Journée

ou

Le Mariage de Figaro

Acte premier

Le théâtre représente une chambre à demi démeublée ; un grand fauteuil de malade est au milieu. Figaro, avec une toise, mesure le plancher. Suzanne attache à sa tête, devant une glace, le petit bouquet de fleurs d'orange, appelé chapeau de la mariée.

Scène 1

FIGARO, SUZANNE.

Figaro.

Dix-neuf pieds sur vingt-six.

Suzanne.

Tiens, Figaro, voilà mon petit chapeau : le trouves-tu mieux ainsi ?

Figaro lui prend les mains.

Sans comparaison, ma charmante. Oh ! que ce joli bouquet virginal, élevé sur la tête d'une belle fille, est doux, le matin des noces, à l'œil amoureux d'un époux !...

Suzanne se retire.

Que mesures-tu donc là, mon fils ?

Figaro.

Je regarde, ma petite Suzanne, si ce beau lit que monseigneur nous donne aura bonne grâce ici.

Suzanne.

Dans cette chambre ?

Figaro.

Il nous la cède.

Suzanne.

Et moi je n'en veux point.

Figaro.

Pourquoi ?

Suzanne.

Je n'en veux point.

Figaro.

Mais encore ?

Suzanne.

Elle me déplaît.

Figaro.

On dit une raison.

Suzanne.

Si je n'en veux pas dire ?

Figaro.

Oh ! quand elles sont sûres de nous !

Suzanne.

Prouver que j'ai raison serait accorder que je puis avoir tort. Es-tu mon serviteur, ou non ?

Figaro.

Tu prends de l'humeur contre la chambre du château la plus commode, et qui tient le milieu des deux appartements. La nuit, si madame est incommodée, elle sonnera de son côté : zeste, en deux pas tu es chez elle. Monseigneur veut-il quelque chose ? il n'a qu'à tinter du sien : crac, en trois sauts me voilà rendu.

Suzanne.

Fort bien ! Mais quand il aura tinté, le matin, pour te donner quelque bonne et longue commission : zeste, en deux pas il est à ma porte, et crac, en trois sauts...

Figaro.

Qu'entendez-vous par ces paroles ?

Suzanne.

Il faudrait m'écouter tranquillement.

Figaro.

Eh ! qu'est-ce qu'il y a, bon Dieu ?

Suzanne.

Il y a, mon ami, que, las de courtiser les beautés des environs, monsieur le comte Almaviva veut rentrer au château, mais non pas chez sa femme : c'est sur la tienne, entends-tu ? qu'il a jeté ses vues, auxquelles il espère que ce logement ne nuira pas. Et c'est ce que le loyal Basile, honnête agent de ses plaisirs, et mon noble maître à chanter, me répète chaque jour en me donnant leçon.

Figaro.

Basile ! ô mon mignon, si jamais volée de bois vert, appliquée sur une échine, a dûment redressé la moelle épinière à quelqu'un...

Suzanne.

Tu croyais, bon garçon, que cette dot qu'on me donne était pour les beaux yeux de ton mérite ?

Figaro.

J'avais assez fait pour l'espérer.

Suzanne.

Que les gens d'esprit sont bêtes !

Figaro.

On le dit.

Suzanne.

Mais c'est qu'on ne veut pas le croire !

Figaro.

On a tort.

Suzanne.

Apprends qu'il la destine à obtenir de moi, secrètement, certain quart d'heure, seul à seule, qu'un ancien droit du seigneur... Tu sais s'il était triste !

Figaro.

Je le sais tellement, que si monsieur le comte, en se mariant, n'eût pas aboli ce droit honteux, jamais je ne t'eusse épousée dans ses domaines.

Suzanne.

Eh bien ! s'il l'a détruit, il s'en repent ; et c'est de la fiancée qu'il veut le racheter en secret aujourd'hui.

Figaro, se frottant la tête.

Ma tête s'amollit de surprise, et mon front fertilisé...

Suzanne.

Ne le frotte donc pas !

Figaro.

Quel danger ?

Suzanne, *riant*.

S'il y venait un petit bouton, des gens superstitieux...

Figaro.

Tu ris, friponne ! Ah ! s'il y avait moyen d'attraper ce grand trompeur, de le faire donner dans un bon piège, et d'empocher son or !

Suzanne.

De l'intrigue et de l'argent : te voilà dans ta sphère.

Figaro.

Ce n'est pas la honte qui me retient.

Suzanne.

La crainte ?

Figaro.

Ce n'est rien d'entreprendre une chose dangereuse, mais d'échapper au péril en la menant à bien : car d'entrer chez quelqu'un la nuit, de lui souffler sa femme, et d'y recevoir cent coups de fouet pour la peine, il n'est rien plus aisé ; mille sots coquins l'ont fait. Mais...

(On sonne de l'intérieur.)

Suzanne.

Voilà madame éveillée ; elle m'a bien recommandé d'être la première à lui parler le matin de mes noces.

Figaro.

Y a-t-il encore quelque chose là-dessous ?

Suzanne.

Le berger dit que cela porte bonheur aux épouses délaissées. Adieu, mon petit fi, fi, Figaro ; rêve à notre affaire.

Figaro.

Pour m'ouvrir l'esprit, donne un petit baiser.

Suzanne.

À mon amant aujourd'hui ? Je t'en souhaite ! Et qu'en dirait demain mon mari ?

(Figaro l'embrasse.)

Suzanne.

Eh bien ! eh bien !

Figaro.

C'est que tu n'as pas d'idée de mon amour.

Suzanne, se défripant.

Quand cesserez-vous, importun, de m'en parler du matin au soir ?

Figaro, mystérieusement.

Quand je pourrai te le prouver du soir jusqu'au matin.

(On sonne une seconde fois.)

Suzanne, de loin, les doigts unis sur sa bouche.

Voilà votre baiser, monsieur ; je n'ai plus rien à vous.

Figaro court après elle.

Oh ! mais ce n'est pas ainsi que vous l'avez reçu.

 Les Frères Bourgeois - La Salle Frères des Écoles Chrétiennes	Entraînement au Bac
Date :	Durée de l'épreuve :
Nom du professeur : M. DANSET	Classe : 1L
Matériel autorisé : Aucun	
Consignes particulières : • Laissez la PREMIÈRE PAGE de la première copie VIERGE, hormis les informations d'usage. • Conservez le sujet. Bon courage !	

Objet d'étude

Le texte théâtral et sa représentation, du XVII^e siècle à nos jours.

Corpus

Texte A - Molière, Le Malade imaginaire, 1673.

Texte B - Marivaux, L'île des esclaves, 1725.

Texte C - Beaumarchais, Le Barbier de Séville, 1775.

Texte D - Hugo, Ruy Blas, 1838.

Question sur corpus

Étudiez la relation entre les personnages dans ce corpus et ses effets sur le spectateur.

Travail d'écriture

Dissertation au choix

1. Selon vous, le maître au théâtre reste-t-il toujours le maître ?
2. Au théâtre, la relation maître-serviteur a-t-elle uniquement pour but de faire rire ?
3. Pourquoi le couple du maître et du serviteur est-il un tandem privilégié au théâtre ?

Vous vous répondrez en un développement organisé en vous appuyant sur les textes du corpus, sur vos lectures et sur votre expérience de spectateur.

Texte A - Molière, Le Malade imaginaire, Acte I, scène 5, 1673

Au premier acte de la dernière pièce de Molière, Toinette tient tête à son maître Argan, qui veut, pour son seul intérêt, marier sa fille à un futur médecin, Thomas Diafoirus.

- 1 ARGAN - Elle le fera, ou je la mettrai dans un couvent.
TOINETTE - Vous ?
ARGAN - Moi.
TOINETTE - Bon.
ARGAN - Comment, bon ?
- 5 TOINETTE - Vous ne la mettrez point dans un couvent.
ARGAN - Je ne la mettrai point dans un couvent ?
TOINETTE - Non.
ARGAN - Non ?
TOINETTE - Non.
- 10 ARGAN - Ouais ! Voici qui est plaisant ! Je ne mettrai pas ma fille dans un couvent, si je veux ?
TOINETTE - Non, vous dis-je.
ARGAN - Qui m'en empêchera ?
TOINETTE - Vous-même.
ARGAN - Moi ?
- 15 TOINETTE - Oui. Vous n'aurez pas ce coeur-là.
ARGAN - Je l'aurai...
TOINETTE - Vous vous moquez.
ARGAN - Je ne me moque point.
TOINETTE - La tendresse paternelle vous prendra.
- 20 ARGAN - Elle ne me prendra point.
TOINETTE - Une petite larme ou deux, des bras jetés au cou, un : "Mon petit papa mignon", prononcé tendrement, sera assez pour vous toucher.
ARGAN - Tout cela ne fera rien.
TOINETTE - Oui, oui.
- 25 ARGAN - Je vous dis que je n'en démordrai point.
TOINETTE - Bagatelles !
ARGAN - Il ne faut point dire : "Bagatelles" !
TOINETTE - Mon Dieu, je vous connais, vous êtes bon naturellement.
ARGAN, *avec emportement*. Je ne suis point bon, et je suis méchant quand je veux !
- 30 TOINETTE - Doucement, monsieur. Vous ne songez pas que vous êtes malade.
ARGAN - Je lui commande absolument de se préparer à prendre le mari que je dis.
TOINETTE - Et moi, je lui défends absolument d'en faire rien.
ARGAN - Où est-ce donc que nous sommes ? et quelle audace est-ce là, à une coquine de servante, de parler de la sorte devant son maître ?
- 35 TOINETTE - Quand un maître ne songe pas à ce qu'il fait, une servante bien sensée est en droit de le redresser.
ARGAN *court après TOINETTE* - Ah ! insolente ! il faut que je t'assomme !
TOINETTE *se sauve de lui*. - Il est de mon devoir de m'opposer aux choses qui vous peuvent déshonorer.
ARGAN, *en colère, court après elle autour de sa chaise, son bâton à la main*. - Viens, viens, que je t'apprenne à parler !
- 40 TOINETTE, *courant et se sauvant du côté de la chaise où n'est pas ARGAN* - Je m'intéresse, comme je dois, à ne vous point laisser faire de folie.

Texte B - Marivaux, L'île des esclaves, scène 6, 1725

Des naufragés jetés par la tempête sur l'île des Esclaves sont obligés, selon la loi de cette république, d'échanger leurs conditions : Iphicrate devient l'esclave de son esclave Arlequin et Euphrosine devient l'esclave de son esclave Cléanthis. Les nouveaux maîtres se prennent alors au jeu.

1 ARLEQUIN – [...] Mais parlons d'autre chose, ma belle Damoiselle : qu'est-ce que nous ferons à cette heure que nous sommes gaillards ?

CLÉANTHIS – Eh ! mais la belle conversation !

ARLEQUIN – Je crains que cela ne vous fasse bâiller, j'en bâille déjà. Si je devenais amoureux de vous, cela
5 amuserait davantage.

CLÉANTHIS – Eh bien, faites. Soupirez pour moi, poursuivez mon cœur, prenez-le si vous pouvez, je ne vous en empêche pas ; c'est à vous à faire vos diligences, me voilà, je vous attends : mais traitons l'amour à la grande manière ; puisque nous sommes devenus maîtres, allons-y poliment, et comme le grand monde.

ARLEQUIN – Oui-da, nous n'en irons que meilleur train.

10 CLÉANTHIS – Je suis d'avis d'une chose ; que nous disions qu'on nous apporte des sièges pour prendre l'air assis, et pour écouter les discours galants que vous m'allez tenir : il faut bien jouir de notre état, en goûter le plaisir.

ARLEQUIN – Votre volonté vaut une ordonnance. (*à Iphicrate*) Arlequin, vite des sièges pour moi, et des fauteuils pour Madame.

15 IPHICRATE – Peux-tu m'employer à cela !

ARLEQUIN – La République le veut.

CLÉANTHIS – Tenez, tenez, promenons-nous plutôt de cette manière-là, et tout en conversant vous ferez adroitement tomber l'entretien sur le penchant que mes yeux vous ont inspiré pour moi. Car encore une fois nous sommes d'honnêtes gens à cette heure ; il faut songer à cela, il n'est plus question de familiarité domestique.

20 Allons, procédons noblement, n'épargnez ni compliments, ni révérences.

ARLEQUIN – Et vous, n'épargnez point les mines. Courage ; quand ce ne serait que pour nous moquer de nos patrons. Garderons-nous nos gens ?

CLÉANTHIS – Sans difficulté : pouvons-nous être sans eux, c'est notre suite ; qu'ils s'éloignent seulement.

ARLEQUIN *à Iphicrate* – Qu'on se retire à dix pas.

Iphicrate et Euphrosine s'éloignent en faisant des gestes d'étonnement et de douleur ; Cléanthis regarde aller
25 *Iphicrate, et Arlequin Euphrosine.*

ARLEQUIN *se promenant sur le théâtre avec Cléanthis* – Remarquez-vous, Madame, la clarté du jour.

CLÉANTHIS – Il fait le plus beau temps du monde ; on appelle cela un jour tendre.

ARLEQUIN – Un jour tendre ? Je ressemble donc au jour, Madame.

CLÉANTHIS – Comment, vous lui ressemblez ?

30 ARLEQUIN – Et palsambleu le moyen de n'être pas tendre, quand on se trouve tête à tête avec vos grâces. (*à ce mot il saute de joie*) Oh, oh, oh, oh !

CLÉANTHIS – Qu'avez-vous donc, vous défigurez notre conversation ?

ARLEQUIN – Oh ce n'est rien, c'est que je m'applaudis.

CLÉANTHIS – Rayez ces applaudissements, ils nous dérangent. [...]

Texte C - Beaumarchais, Le Barbier de Séville, 1775

Cette célèbre comédie s'ouvre sur des retrouvailles : le Comte Almaviva, qui guette l'apparition de la femme qu'il aime à sa fenêtre, reconnaît son ancien valet Figaro, devenu barbier.

- 1 FIGARO – [...] (*Il aperçoit le Comte.*) J'ai vu cet Abbé-là quelque part. (*Il se relève.*)
LE COMTE, *à part*. – Cet homme ne m'est pas inconnu.
FIGARO – Eh non, ce n'est pas un Abbé ! Cet air altier et noble...
LE COMTE – Cette tournure grotesque...
- 5 FIGARO – Je ne me trompe point ; c'est le Comte Almaviva.
LE COMTE – Je crois que c'est ce coquin de Figaro.
FIGARO – C'est lui-même, Monseigneur.
LE COMTE – Maraude ! si tu dis un mot...
- 10 FIGARO – Oui, je vous reconnais ; voilà les bontés familières dont vous m'avez toujours honoré.
LE COMTE – Je ne te reconnaissais pas, moi. Te voilà si gros et si gras...
FIGARO – Que voulez-vous, Monseigneur, c'est la misère.
LE COMTE – Pauvre petit ! Mais que fais-tu à Séville ? Je t'avais autrefois recommandé dans les Bureaux pour un emploi.
FIGARO – Je l'ai obtenu, Monseigneur, et ma reconnaissance...
- 15 LE COMTE – Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas, à mon déguisement, que je veux être inconnu ?
FIGARO – Je me retire.
LE COMTE – Au contraire. J'attends ici quelque chose ; et deux hommes qui jasant sont moins suspects qu'un seul qui se promène. Ayons l'air de jaser. Eh bien, cet emploi ?
FIGARO – Le Ministre, ayant égard à la recommandation de Votre Excellence, me fit nommer sur-le-champ
- 20 Garçon Apothicaire.
LE COMTE – Dans les hôpitaux de l'Armée ?
FIGARO – Non ; dans les haras d'Andalousie.
LE COMTE, *riant*. – Beau début !
FIGARO – Le poste n'était pas mauvais ; parce qu'ayant le district des pansements et des drogues, je vendais
- 25 souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval...
LE COMTE – Qui tuaient les sujets du Roi !
FIGARO – Ah ! ah ! il n'y a point de remède universel ; mais qui n'ont pas laissé de guérir quelque fois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.
LE COMTE – Pourquoi donc l'as-tu quitté ?
- 30 FIGARO – Quitté ? C'est bien lui-même ; on m'a desservi auprès des Puissances.
L'envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide...
LE COMTE – Oh grâce ! Est-ce que tu fais aussi des vers ? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou, et chantant dès le matin.
FIGARO – Voilà précisément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au Ministre que je
- 35 faisais, je puis dire assez joliment, des bouquets à Chloris, que j'envoyais des énigmes aux Journaux, qu'il courait des Madrigaux de ma façon ; en un mot, quand il a su que j'étais imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique, et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des Lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.
LE COMTE – Puissamment raisonné ! et tu ne lui fis pas représenter...
- 40 FIGARO – Je me crus trop heureux d'en être oublié ; persuadé qu'un Grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal.
LE COMTE – Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étais un assez mauvais sujet.
FIGARO – Eh ! mon Dieu, Monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.
LE COMTE – Paresseux, dérangé...
- 45 FIGARO – Aux vertus qu'on exige dans un Domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de Maîtres qui fussent dignes d'être Valets ?
LE COMTE – Pas mal. [...]

Texte D, Hugo, Ruy Blas, Acte V, scène 4, 1838

Don Salluste, en disgrâce, fait de son valet de chambre Ruy Blas l'instrument de sa vengeance. Ce dernier devient en effet l'amant de la reine, sous le nom de Don Cesar. Mais il se prend à son personnage et réussit dans son rôle de ministre. Alors que Don Salluste tente de contraindre la reine à renoncer au trône en menaçant de révéler son amour avec « Don Cesar », Ruy Blas se révolte.

1 DON SALLUSTE [...]

Si vous ne signez point, vous vous frappez vous-même.
Le scandale et le cloître !

LA REINE, accablée.

5 Ô Dieu !

DON SALLUSTE, *montrant RUY BLAS.*

César vous aime.

Il est digne de vous. Il est, sur mon honneur,
De fort grande maison. Presque un prince. Un seigneur
10 Ayant donjon sur roche et fief dans la campagne.
Il est duc d'Olmedo, Bazan, et grand d'Espagne...

Il pousse sur le parchemin la main de la reine éperdue et tremblante, et qui semble prête à signer.

RUY BLAS, *comme se réveillant tout à coup.*

Je m'appelle Ruy Blas, et je suis un laquais !

15 *Arrachant des mains de la reine la plume, et le parchemin qu'il déchire.*

Ne signez pas, madame ! – enfin ! – je suffoquais !

LA REINE.

Que dit-il ? Don César !

RUY BLAS, *laissant tomber sa robe et se montrant vêtu de la livrée ; sans épée.*

20 Je dis que je me nomme

Ruy Blas, et que je suis le valet de cet homme !

Se retournant vers DON SALLUSTE.

Je dis que c'est assez de trahison ainsi,

Et que je ne veux pas de mon bonheur ! – merci !

25 – Ah ! Vous avez eu beau me parler à l'oreille ! –

Je dis qu'il est bien temps qu'enfin je me réveille,

Quoique tout garrotté dans vos complots hideux,

Et que je n'irai pas plus loin, et qu'à nous deux,

Monseigneur, nous faisons un assemblage infâme.

30 J'ai l'habit d'un laquais, et vous en avez l'âme !

DON SALLUSTE, *à LA REINE, froidement.*

Cet homme est en effet mon valet.

À RUY BLAS avec autorité.

34 Plus un mot.

35 LA REINE, *laissant enfin échapper un cri de désespoir et se tordant les mains.*
Juste ciel !

DON SALLUSTE, *poursuivant.*

Seulement il a parlé trop tôt.

Il croise les bras et se redresse, avec une voix tonnante.

40 Eh bien, oui ! Maintenant disons tout. Il n'importe !
Ma vengeance est assez complète de la sorte.

À LA REINE.

Qu'en pensez-vous ? – Madrid va rire, sur ma foi !

Ah ! Vous m'avez cassé ! Je vous détrône, moi.

45 Ah ! Vous m'avez banni ! Je vous chasse, et m'en vante !
Ah ! Vous m'avez pour femme offert votre suivante !

Il éclate de rire.

Moi, je vous ai donné mon laquais pour amant.

Vous pourrez l'épouser aussi ! Certainement.

50 Le roi s'en va ! – son cœur sera votre richesse,
Il rit.

Et vous l'aurez fait duc afin d'être duchesse !

Grinçant des dents.

Ah ! Vous m'avez brisé, flétri, mis sous vos pieds,

55 Et vous dormiez en paix, folle que vous étiez !

Pendant qu'il a parlé, RUY BLAS est allé à la porte du fond et en a poussé le verrou, puis il s'est approché de lui sans qu'il s'en soit aperçu, par derrière, à pas lents. Au moment où DON SALLUSTE achève, fixant des yeux pleins de haine et de triomphe sur la reine anéantie, RUY BLAS saisit l'épée du marquis par la poignée et la tire vivement.

Acte I

Étendue d'herbe brûlée s'enflant au centre en petit mamelon. Pentcs douces à gauche et à droite et côté avant-scène. [...]

Enterrée jusqu'au-dessus de la taille dans le mamelon, au centre précis de celui-ci, WINNIE. La cinquantaine, de beaux restes, blonde de préférence, grassouillette, bras et épaules nus, corsage très décolleté, poitrine plantureuse, collier de perles. [...] À sa droite et derrière elle, allongé par terre, endormi, caché par le mamelon, WILLIE.

- 1 WINNIE. – [...] Ah oui, si seulement je pouvais supporter d'être seule, je veux dire d'y aller de mon babil sans âme qui vive qui entende. (*Un temps.*) Non pas que je me fasse des illusions, tu n'entends pas grand'chose, Willie, à Dieu ne plaise. (*Un temps.*) Des jours peut-être où tu n'entends rien. (*Un temps.*) Mais d'autres où tu réponds. (*Un temps.*) De sorte que je peux me dire à chaque moment, même lorsque tu ne réponds pas et n'entends peut-être rien, Winnie, il est des moments où tu te fais entendre, tu ne parles pas toute seule tout à fait, c'est-à-dire dans le désert, chose que je n'ai jamais pu supporter – à la longue. (*Un temps.*) C'est ce qui permet de continuer, de continuer à parler s'entend. Tandis que si tu venais à mourir – (*sourire*) – le vieux style ! – (*fin du sourire*) – ou à t'en aller en m'abandonnant, qu'est-ce que je ferais alors, qu'est-ce que je pourrais bien faire, toute la journée, je veux dire depuis le moment où ça sonne, pour le réveil, jusqu'au moment où ça sonne, pour le sommeil ? (*Un temps.*) Simplement regarder droit devant moi, les lèvres rentrées ? (*Temps long pendant qu'elle le fait. Elle s'arrête de tirer sur l'herbe.*) Plus un mot jusqu'au dernier soupir, plus rien qui rompe le silence de ces lieux. (*Un temps.*) De loin en loin un soupir dans la glace. (*Un temps.*) Ou un bref... chapelet de rires, des fois que d'aventure je la trouverais encore bonne. (*Un temps. Elle a un sourire qui semble devoir culminer en rire lorsque soudain il cède à une expression d'inquiétude.*) Mes cheveux ! (*Un temps.*) Me suis-je coiffée ? (*Un temps.*) Je l'ai fait peut-être. (*Un temps.*) Normalement je le fais. (*Un temps.*) Il y a si peu qu'on puisse faire. (*Un temps.*) On fait tout. (*Un temps.*) Tout ce qu'on peut. (*Un temps.*) Ce n'est qu'humain. (*Elle commence à inspecter le mamelon, lève la tête.*)
- 25 Que nature humaine. (*Elle se remet à inspecter le mamelon, lève la tête.*) Que faiblesse humaine. (*Elle se remet à inspecter le mamelon, lève la tête.*) Que faiblesse naturelle. (*Elle se remet à inspecter le mamelon.*) Pas trace de peigne. (*Elle inspecte.*) Pas trace de brosse. (*Elle lève la tête. Expression perplexe. Elle se tourne vers le sac, farfouille dedans.*) Le peigne est là. (*Elle revient de face.*)
- 30 Expression perplexe. Elle se tourne vers le sac, farfouille.) La brosse est là. (*Elle revient de face. Expression perplexe*) J'ai pu les rentrer, après m'en être servie. (*Un temps. De même.*) Mais normalement je ne rentre pas mes choses, après m'en être servie, non, je les laisse traîner là, ça et là, et les rentre toutes ensemble, en fin de journée. (*Sourire.*) Le vieux style ! (*Un temps.*) Le doux vieux style ! (*Fin du sourire.*) Et pourtant... il me semble... me rappeler... (*Soudain insouciant.*) Oh tant pis, quelle importance, voilà ce que je dis toujours, c'est très simple, je me coifferai plus tard, très simple, le temps est à Dieu et à moi. (*Un temps.*) À Dieu et à moi... (*Un temps.*) Drôle de tournure. (*Un temps.*) Est-ce que ça se dit ? (*Se tournant un peu vers Willie.*)
- 40 Est-ce que ça peut se dire, Willie, que son temps est à Dieu et à soi ? (*Un temps. Se tournant un peu plus, plus fort.*) Est-ce que tu dirais ça, Willie, que ton temps est à Dieu et à toi ?

Un temps long.

WILLIE. – Dors.

 Les Frères Bourgeois - La Salle Frères des Écoles Chrétiennes	DST de français n° 1
Date : Mardi 19 septembre 2016	Durée de l'épreuve : 1h30
Nom du professeur : M. DANSET	Classe : 1L
Matériel autorisé : Aucun	
Consignes particulières : Merci de laisser la première page vierge , hormis les informations d'usage. Bon courage !	

Objet d'étude

Le texte théâtral et sa représentation, du XVII^e siècle à nos jours.

Corpus

Texte A - Shakespeare, *Le songe d'une nuit d'été*, 1595

Texte B - Molière, *L'Avare*, 1668

Texte C - Anouilh, *Antigone*, 1944

Texte D - Beckett, *En attendant Godot*, 1952

Question de synthèse sur le corpus (4 points)

Vous étudierez la manière dont ces textes jouent avec la frontière entre la scène et le public, et les effets ainsi produits sur le spectateur.

Texte A - William Shakespeare, Le songe d'une nuit d'été, 1595

Prononcée par le lutin Robin, dit Puck, voici la dernière réplique de cette comédie qui ressemble à un rêve.

- 1 PUCK, *aux spectateurs*. - Ombres que nous sommes, si nous avons déplu, figurez-vous seulement (et tout sera réparé) que vous n'avez fait qu'un somme, pendant que ces visions vous apparaissaient. Ce thème faible et vain, qui ne contient pas plus qu'un songe, gentils spectateurs, ne le condamnez pas ; nous ferons mieux, si vous pardonnez. Oui, foi d'honnête Puck, si nous avons la chance imméritée
- 5 d'échapper aujourd'hui au sifflet du serpent, nous ferons mieux avant longtemps, ou tenez Puck pour un menteur. Sur ce, bonsoir, vous tous. Battez des mains, si nous sommes des amis, et Robin réparera ses torts. (*Sort Puck.*)

Texte B - Molière, L'Avare, Acte IV, scène 7, 1668

Cléante, victime de l'incurable avarice de son père, trouve aussi en lui un rival amoureux, car ce dernier entend épouser Mariane, aimée de son fils. La Flèche, valet de Cléante, dérobe alors la cassette dissimulée par Harpagon afin de faire fléchir ce dernier.

HARPAGON. *Il crie au voleur dès le jardin, et vient sans chapeau.*

- 1 Au voleur ! au voleur ! à l'assassin ! au meurtrier ! Justice, juste Ciel ! Je suis perdu, je suis assassiné, on m'a coupé la gorge, on m'a dérobé mon argent. Qui peut-ce être ? qu'est-il devenu ? où est-il ? où se cache-t-il ? que ferai-je pour le trouver ? où courir ? où ne pas courir ? n'est-il point là ? n'est-il point ici ? qui est-ce ? Arrête. Rends-moi mon argent, coquin... (Il se prend lui-même le bras.)
- 5 Ah, c'est moi. Mon esprit est troublé, et j'ignore où je suis, qui je suis, et ce que je fais. Hélas, mon pauvre argent, mon pauvre argent, mon cher ami, on m'a privé de toi ; et puisque tu m'es enlevé, j'ai perdu mon support, ma consolation, ma joie, tout est fini pour moi, et je n'ai plus que faire au monde. Sans toi, il m'est impossible de vivre. C'en est fait, je n'en puis plus, je me meurs, je suis mort, je suis enterré. N'y a-t-il personne qui veuille me ressusciter, en me rendant mon cher argent, ou en
- 10 m'apprenant qui l'a pris ? Euh ? que dites-vous ? Ce n'est personne. Il faut, qui que ce soit qui ait fait le coup, qu'avec beaucoup de soin on ait épié l'heure ; et l'on a choisi justement le temps que je parlais à mon traître de fils. Sortons. Je veux aller quérir la justice, et faire donner la question à toute ma maison ; à servantes, à valets, à fils, à fille, et à moi aussi. Que de gens assemblés ! Je ne jette mes regards sur personne, qui ne me donne des soupçons, et tout me semble mon voleur. Eh ? de quoi est-
- 15 ce qu'on parle là ? de celui qui m'a dérobé ? Quel bruit fait-on là-haut ? est-ce mon voleur qui y est ? De grâce, si l'on sait des nouvelles de mon voleur, je supplie que l'on m'en dise. N'est-il point caché là parmi vous ? Ils me regardent tous, et se mettent à rire. Vous verrez qu'ils ont part, sans doute, au vol que l'on m'a fait. Allons vite, des commissaires, des archers, des prévôts, des juges, des gênes, des potences, et des bourreaux. Je veux faire pendre tout le monde ; et si je ne retrouve mon argent, je me
- 20 pendrai moi-même après.

Texte C - Jean Anouilh, Antigone, 1944

À la fin de la pièce, Créon, qui a fait jeter Antigone dans un trou, se retire sans avoir écouté la leçon du Chœur. Ces lignes suivent immédiatement le dénouement tragique et la sortie de Créon avec son page.*

1 LE CHŒUR, *s'avance*. - Et voilà. Sans la petite Antigone, c'est vrai, ils auraient tous été bien tranquilles. Mais maintenant, c'est fini. Ils sont tout de même tranquilles. Tous ceux qui avaient à mourir sont morts. Ceux qui croyaient une chose, et puis ceux qui croyaient le contraire - même ceux qui ne croyaient rien et qui se sont trouvés pris dans l'histoire sans y rien comprendre. Morts pareils, tous,
5 bien raides, bien inutiles, bien pourris. Et ceux qui vivent encore vont commencer tout doucement à les oublier et à confondre leurs noms. C'est fini. Antigone est calmée, maintenant, nous ne saurons jamais de quelle fièvre. Son devoir lui est remis. Un grand apaisement triste tombe sur Thèbes et sur le palais vide où Créon va commencer à attendre la mort.

Pendant qu'il parlait, les gardes sont entrés. Ils se sont installés sur un banc, leur litre de rouge à côté d'eux, leur chapeau sur la nuque, et ils ont commencé une partie de cartes.

LE CHŒUR - Il ne reste plus que les gardes. Eux, tout ça, cela leur est égal ; c'est pas leurs oignons. Ils continuent à jouer aux cartes...

Le rideau tombe rapidement pendant que les gardes abattent leurs atouts.

* Pour mémoire, dans la tragédie antique, le Chœur représente la Cité et interpelle les personnages en son nom.

Texte D - Samuel Beckett, En attendant Godot, 1952

« Route à la campagne, avec arbre. Soir. »

C'est avec cette didascalie que s'ouvre En attendant Godot : deux vagabonds, Vladimir et Estragon, attendent un personnage inconnu.

1 *Estragon revient au centre de la scène, regarde vers le fond.*
ESTRAGON - Endroit délicieux. (*Il se retourne, avance jusqu'à la rampe, regarde vers le public.*)
Aspects riants. (*Il se tourne vers Vladimir.*) Allons-nous-en.
VLADIMIR - On ne peut pas.
5 ESTRAGON - Pourquoi ?
VLADIMIR - On attend Godot.
ESTRAGON - C'est vrai. (*Un temps.*) Tu es sûr que c'est ici ?
VLADIMIR - Quoi ?
ESTRAGON - Qu'il faut attendre.
10 VLADIMIR - Il a dit devant l'arbre l'arbre. (*Ils regardent l'arbre.*) Tu en vois d'autres ?
ESTRAGON - Qu'est-ce que c'est ?
VLADIMIR - On dirait un saule.

ESTRAGON - Où sont les feuilles ?

VLADIMIR - Il doit être mort.

15 ESTRAGON - Finis les pleurs.

VLADIMIR - A moins que ce ne soit pas la saison.

ESTRAGON - Ce ne serait pas plutôt un arbrisseau ?

VLADIMIR - Un arbuste.

ESTRAGON - Un arbrisseau.

20 VLADIMIR - Un - (*Il se reprend.*) Qu'est-ce que tu veux insinuer ? Qu'on s'est trompé d'endroit ?

ESTRAGON - Il devrait être là.

VLADIMIR - Il n'a pas dit ferme qu'il viendrait.

ESTRAGON - Et s'il ne vient pas ?

VLADIMIR - Nous reviendrons demain.

25 ESTRAGON - Et puis après-demain.

VLADIMIR - Peut-être.

ESTRAGON - Et ainsi de suite.

VLADIMIR - C'est-à-dire...

ESTRAGON - Jusqu'à ce qu'il vienne.

30 VLADIMIR - Tu es impitoyable.

ESTRAGON - Nous sommes déjà venus hier.

VLADIMIR - Ah non, là tu te goures.

ESTRAGON - Qu'est-ce que nous avons fait hier ?

VLADIMIR - Ce que nous avons fait hier ?

35 ESTRAGON - Oui.

VLADIMIR - Ma foi... (*Se fâchant.*) Pour jeter le doute, à toi le pompon.

ESTRAGON - Pour moi, nous étions ici.

VLADIMIR (*Regard circulaire*) : L'endroit te semble familier ?

ESTRAGON - Je ne dis pas ça.

40 VLADIMIR - Tout de même... cet arbre... (*Se tournant vers le public*) ... cette tourbière.

ESTRAGON - Tu es sûr que c'était ce soir ?

VLADIMIR - Quoi ?

ESTRAGON - Qu'il fallait attendre ?

VLADIMIR - Il a dit samedi. (*Un temps.*) Il me semble.

45 ESTRAGON - Après le turbin.

VLADIMIR - J'ai du le noter. (*Il fouille dans ses poches, archibondées de saletés de toutes sortes.*)

ESTRAGON - Mais quel samedi ? Et sommes-nous samedi ? Ne serait-on pas plutôt dimanche ? Ou lundi ? Ou vendredi ?

VLADIMIR (*regardant avec affolement autour de lui, comme si la date était inscrite dans le paysage.*) - Ce n'est pas possible.